

DISCOURS SUR LA PARABOLE DU PUBLICAIN ET DU PHARISIEN

Sermons de saint Gennadie (Georges), prononcés pendant le Carême et les semaines qui le précèdent.

1. En enseignant et en énonçant la loi, notre Maître présentait souvent au regard spirituel de ses disciples – et à travers eux à tous ceux qui s'approchaient de lui – la montagne de l'orgueil et la chute qui s'ensuit, qui frappe ceux qui sont pris au piège de cette terrible passion, comme elle le mérite par la rétribution céleste. Il présentait aussi l'exaltation qui découle de l'humilité d'esprit, que Dieu accomplit soit selon l'excellence de sa miséricorde envers ceux qui se détournent de leurs péchés, soit – selon la balance de la justice – en considération de ceux qui, avec leurs autres vertus, associent sagement l'humilité d'esprit. Dans le même temps, de manière claire et accessible, il exposait tous les autres chemins menant au salut et les établissait dans l'ordre des préceptes. Mais même en privé, il commandait souvent les mêmes choses à ses disciples; et dans le Sermon sur la montagne – et à la foule, lorsqu'elle se rassemblait autour de lui de Galilée et de bien d'autres lieux. Pour les disciples, préparés à recevoir les Mystères divins par leur propre état spirituel et par la grâce de Celui qui les avait appelés, les paraboles étaient superflues. Il daigna alors venir à la foule et, pris de compassion pour elle, «brebis perdues sans berger» (Mt 9, 6; Mc 6,34) – car ceux qu'on prenait pour des bergers étaient en réalité des loups pour leurs âmes, pires que n'importe quelle bête sauvage –, il leur accorda l'occasion de l'écouter. Aussi, voyant que ce peuple accueillait avec respect et joie cette ordonnance céleste, il ne daigna pas leur permettre d'être présents avec les disciples et de l'écouter avec eux. Certains de ceux qui écoutaient exprimèrent ouvertement leur respect, émerveillés par la profondeur de son enseignement et stupéfaits par sa franchise; car les scribes, par leurs flatteries, les corrompaient, en tirant ainsi leur propre avantage. Ainsi, les portes des mystères furent ouvertes aux disciples, par lesquelles le Royaume des Cieux leur serait accessible. Mais aux pharisiens et aux scribes, la parole de vérité fut donnée sous forme de paraboles. Car, en vérité, les exclure totalement de cet enseignement aurait été contraire à l'amour du Seigneur pour l'humanité. C'est pourquoi Il n'a rien omis, et n'omet toujours rien, concernant le soin des enfants, laissant à leur libre arbitre le soin de le mettre en pratique. Mais Il a sagement jugé bon de différer un temps la présentation de l'enseignement clair de la piété; car ils ne le comprendraient pas, même s'il leur était présenté avec la plus grande clarté, et, l'entendant, ils ne le saisiraient pas, leur âme étant rendue inapte par la dépravation de leur volonté. C'est pourquoi, au lieu du bienfait, et au lieu de ce qu'ils auraient ainsi compris plus rapidement, ils s'exposeront – à cause de leur obstination la plus effrontée – à de nombreux châtiments. C'est pourquoi il a également conseillé à ses disciples de ne pas jeter les objets sacrés aux chiens ni les perles aux porcs, sous l'effet d'un sentiment de grande faveur.

2. Ainsi, concernant les autres lois et enseignements de notre Maître, par lesquels Il exhortait Ses disciples à la vertu et les détournait du mal, et qu'Il enseigne maintenant à ceux qui croient et Le suivent en actes, Il agit de même. Des temps sont fixés pour leur écoute, et les paroles de ces enseignements correspondent à chacune de ces périodes. La parabole du Publicain et du Pharisien est le thème sacré d'aujourd'hui. En la présentant, nous expliquerons, autant que faire se peut et avec Son aide, le dessein de l'Orateur, ainsi que la volonté de l'Église qui, comme une sorte d'avertissement, l'a associée au début du Grand Carême, désirant que ses enfants portent de bons fruits. L'intention du Maître était de présenter l'orgueil et l'humilité dans cette parabole, désirant expulser le premier des âmes humaines, cause de tous les maux, et introduire la seconde à sa place comme expiation de toute culpabilité née du péché, et comme récompense de la grâce divine, comblant de bénédictions ceux qui scellent leurs autres vertus par l'humilité. Il révèle ce dessein dans la parabole afin qu'il apparaisse clairement aux personnes plongées dans les ténèbres de l'orgueil. Et l'on voit bien que ceux qui sont attentifs aux lois divines comprennent aisément le sens de ce qui est dit sous forme de parabole, ce qui fut adressé directement aux disciples.

3. Après cela, il leur conseilla de prier avec une grande insistance et de ne pas se décourager face aux tentations, et, en même temps, il encouragea ceux qui priaient en leur disant que ceux qui avaient recours à Dieu ne reviendraient jamais les mains vides. Il savait que certains présents se croyaient justes, mais méprisaient les autres, ce qui est un grand obstacle à l'exaucement des prières (car Dieu n'écoute pas les orgueilleux) et il les réfuta par une chose qui leur était encore inconnue (car ils n'auraient pas acquis eux-mêmes une telle connaissance)², par des personnes qu'ils connaissaient : car qui était plus familier aux Juifs que le pharisien et le publicain, dont les pharisiens étaient partout célébrés pour leurs vertus et honorés du plus grand

respect, tandis que les publicains étaient célèbres pour leurs vices ? Or, «pharisien» signifie en traduction «mis à part», c'est-à-dire consacré à Dieu et séparé de la foule par la perfection et la gloire de sa vie; Le publicain était un homme qui achetait les impôts publics, fixés et vendus par les autorités de l'État, mais dont les montants n'étaient pas exprimés avec précision par les acheteurs eux-mêmes. Il les prélevait donc auprès des contribuables, les ajoutant à la somme de base et les augmentant sans cesse, avec l'autorisation des autorités de le faire modérément, en guise de récompense pour leur zèle dans la collecte des impôts et le paiement du loyer général. Mais il accablait les contribuables de suppléments insupportables; et s'il y avait quelqu'un qui s'en indignait, il lui imposait un fardeau encore plus lourd; certains se retrouvaient même dans le dénuement. Faut-il décrire en détail l'extrême inhumanité des publicains ? Autrefois, chez les Juifs, la collecte des impôts n'était pas effectuée par les publicains (collecteurs d'impôts), mais confiée à des hommes justes qui recevaient une rémunération pour ce service, non pas par le biais des impôts, mais par un supplément versé par ceux qui les récompensaient. Après leur chute sous la domination romaine, les autorités de Jérusalem et de ses environs ne pouvaient confier cette charge à leurs compatriotes, car ces derniers, étrangers dans le pays, n'étaient pas en mesure de les aider efficacement dans la collecte des impôts. Les Juifs, cependant, achetèrent cette charge non par nécessité, mais par pur désir, faisant de l'esclavage de leurs compatriotes un instrument de leur cupidité et de leur volonté d'opprimer leurs coreligionnaires par des taxes supplémentaires plus sévères (aux impôts de base). Car s'ils n'avaient pas assumé cette charge, les puissants auraient dû organiser la collecte des impôts autrement, de manière plus humaine, en faisant appel à des légats choisis parmi les habitants, et il n'aurait pas été nécessaire de recourir à la violence contre ceux qui étaient incapables de payer leurs impôts. Mais, parmi eux, ils encourageaient les âmes corrompues à de tels actes monstrueux, sans craindre Dieu et sans se soucier de la réprobation de leurs coreligionnaires plus pieux, car ils n'étaient pas plus haïs pour leur cupidité vile et le mal qu'ils infligeaient injustement aux pauvres que pour leur service servile envers des rites religieux étrangers et des tyrannies, tout en n'étant juifs que de nom. Et notre Seigneur prononça contre eux une sentence correspondant à leurs vices : «Car si vous aimez ceux qui vous aiment, dit-il, et que vous n'embrassez que vos amis, quelle récompense méritez-vous ?», comme faisant quelque chose de plus grand que ce que font les pires des hommes; «Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?» qui, de toute évidence, sont par leur propre volonté les pires de tous, et tant qu'ils demeurent publicains, ils seront constamment sous l'emprise du péché.

4. Notre Seigneur et Sauveur, prenant pour exemple deux hommes aux antipodes l'un de l'autre, le pharisien et le publicain (car dire «pharisien» signifiait «le meilleur des hommes», et «publicain» «le pire»),⁵ illustre la ruine et les dégâts que l'orgueil cause à la prière, et, au contraire, le bienfait de l'humilité. Il lui était en effet nécessaire d'informer non seulement les disciples, auxquels il donnait alors des instructions sur la prière, sur ce qui la favorise ou l'entrave, mais aussi d'aider les orgueilleux présents qui souhaitaient être convaincus, et de faire taire les inflexibles. C'est pourquoi, dit-il, «le pharisien et le publicain entrèrent pour prier» (Luc 18,10). Et si le pharisien avait été prudent et modeste dans sa pensée, et s'il avait assumé par amour pour Dieu le titre de pharisien, titre bien plus prestigieux que celui des autres sectes juives, sans se prétendre juste ni clamer ses vertus, mais en confessant ses péchés, dont nul n'est totalement exempt, et en implorant le pardon, alors Dieu, qui l'écoutait, lui aurait été favorable et l'aurait récompensé, l'exaltant pour l'humilité dont il avait fait preuve face à ses péchés, et pour la modestie dont il avait fait preuve quant à ses vertus. Mais que dit-il au contraire dans sa prière ? «Ô Dieu, je te loue, car je ne suis pas comme les autres hommes : voleurs, injustes, adultères.» (Luc 18,11). Et à tous, il ajoute le publicain, le surpassant tous par son péché; il s'élève probablement au-dessus des autres pharisiens, se plaçant ainsi au-dessus de tous les hommes. Et, à l'exception des membres de sa propre secte, il se sépara, selon ses dires, de tous les autres hommes, réservant la dignité humaine et les vertus à lui-même et aux pharisiens, considérant les autres comme la lie de l'humanité et leur attribuant un excès de tous les vices.

5. Ainsi, bravo, ô pharisien, tu les sépares des hommes véritables tant qu'ils demeurent tels (pécheurs); car «homme», au sens propre du terme, est celui qui mène une vie raisonnée, qui conserve en lui l'image de Dieu, qui se connaît parfaitement et connaît sa place par rapport à Dieu et à son prochain, et qui, par conséquent, ne permet en aucun cas que sa place soit compromise, mais fait tout pour la préserver. Mais n'es-tu pas, d'une manière ou d'une autre, toi aussi compté parmi eux ? Es-tu maintenant parmi ces pauvres, comme tu l'es toi-même, esclave, sinon du même mal, du pire ? Si vous aviez voulu être compté parmi les hommes intègres, vous auriez été avec les disciples de Jésus, qui, étant le Dieu éternel, s'est fait homme pour nous. Si vous aviez été avec ses disciples, vous auriez entendu ses paroles : «Lorsque vous aurez accompli ce qui vous a été commandé, dites : *Nous sommes des serviteurs inutiles*»; et en les voyant observer le

commandement du Maître, vous l'auriez vous-même observé; alors vous auriez été un vrai pharisien, et votre vocation aurait été confirmée par vos actes, et vous n'auriez pas fondé votre prière sur un fondement si fragile et susceptible de vous faire chuter. Pourquoi donc remercier Dieu pour cela, pour lequel vous vous glorifiez, comme si cela venait de vous-même ? Parce que vos paroles relèvent de la vantardise, non de l'action de grâce, non de la prière, mais de la condamnation d'autrui. Vous feriez mieux de remercier Dieu de ce qu'il tolère maintenant votre opinion insolente, comme il tolère leur cupidité et leur débauche. Pourquoi donc ajouter à cela ce publicain, alors même qu'il était plus coupable que les autres ? Ne voyez-vous pas qu'à présent, accablé par la conscience de ses péchés, il n'ose plus s'approcher du lieu saint, qu'il ne veut plus lever les yeux au ciel et qu'il se frappe la poitrine ? N'entendez-vous pas comment il confesse ses péchés avec une grande amertume et un profond repentir, implorant la miséricorde de Dieu ? Non, il n'est plus publicain, mais suppliant Dieu de l'aider et de se réfugier auprès de lui. C'est pourquoi, guéri par le remède du repentir et de la confession des péchés, il est retourné justifié, et Dieu, miséricordieux, élève celui qui s'est abaissé; et vous, qui vous élevez, vous serez justement abaissés. Pourquoi voyez-vous la paille dans l'œil de votre frère, et ne remarquez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre ? Combien plus grande et plus lourde est la poutre de l'orgueil ! C'est ainsi qu'elle a fait passer le premier des anges de la lumière aux ténèbres, du bonheur au malheur. Cela a attiré une multitude de malheurs sur les premiers représentants de notre nature. Il est possible qu'en obéissant à David : «Éloigne-toi du mal et fais le bien», vous ne vous soyez pas contentés de déclarer que vous vous étiez éloignés du mal, mais que vous ayez ajouté la pratique du bien. Ainsi, vous avez bien suivi David en vous éloignant d'une chose – à savoir le mal – et d'une autre – le bien – à faire; mais en vous vantant beaucoup et en l'affichant, vous vous êtes éloignés des conseils d'un bon maître. Le prophète (David), rempli de toutes les vertus, au sujet duquel Dieu proclame : «J'ai trouvé un homme selon mon cœur», s'appelait lui-même «un ver», et non «un homme», ne se permettant ainsi pas de s'élever au-dessus des autres;

6. Quel est donc l'intérêt de jeûner deux fois le jour du sabbat et de payer la dîme de tout ? Il ne s'agit pas d'un mérite personnel, mais de l'accomplissement des règles de votre secte, à laquelle vous avez adhéré volontairement. Toute la multitude des pharisiens observe également cette même règle, conformément à leur vœu; c'est pourquoi on les appelle «pharisiens». Par conséquent, vous êtes tenu non seulement d'accomplir ce devoir, au même titre que les autres membres de la secte à laquelle vous vous êtes ralliés et voués, mais aussi de plaire à Dieu par vos propres bonnes œuvres. Il est tout aussi vain de vous vanter, sous couvert de vertus, d'être esclave de désirs mauvais : vous payez la dîme de la menthe, de la rue et de toutes sortes de légumes, qui sont bon marché et accessibles à tous, et en même temps, en gardant les meilleurs, vous vous appropriez ce qui est caché à beaucoup. Il est possible, cependant, que vous payiez la dîme de tout, non pas de ce que vous possédez déjà, mais de ce que vous ajoutez à vos possessions. Ainsi, vous payez certes la dîme, comme vous le prétendez, mais vous ignorez le jugement, la miséricorde, en un mot, l'amour divin. Vous jeûnez deux fois le jour du sabbat, mais vous ne nettoyez que l'extérieur de vos coupes et de vos plats, tandis qu'à l'intérieur vous êtes remplis d'une vanité et d'une perversité terrifiantes. N'est-il pas clair pour vous, ou plutôt, ne voulez-vous pas le voir, que ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui sort de son cœur et de ses lèvres ? Vous faites l'aumône, mais vous le claironnez pour être vus, alors qu'il vaudrait mieux que la main gauche ignore ce que fait la main droite. Ainsi, vous affichez vos vertus aux hommes, sur lesquelles vous vous fondez pour rechercher les louanges, et, lorsque vous jeûnez, vous prenez un air maussade, et, lorsque vous faites miséricorde, vous le proclamez : pourquoi donc en informez-vous Dieu par votre langue ? Dieu, qui sait tout, qui vous connaissait avant même votre naissance, et qui sait comment vous agissez, que vous ne commettiez pas d'adultère et que vous jeûnez même ! Ou bien l'enseigniez-vous comme des ignorants, de peur de perdre votre récompense ? Sachez toutefois que celui qui est plus juste que vous, tout en se vantant plutôt des faiblesses de sa volonté et de sa nature et en les proclamant, ne le faisait pas pour enseigner à Celui qui ne sait pas, mais seulement en les confessant, contrit et humble.

7. Ainsi, par la force de ses vertus, s'étant distingué de tous les autres hommes, y compris des scribes eux-mêmes, qui occupaient la première place en ce qui concerne la connaissance et l'observance des lois, il perdit le bienfait qui vient de la prière; se croyant inébranlable, il chuta; se croyant riche, il s'appauvrit. Mais le publicain, priant avec humilité et confessant ses péchés, fut justifié. L'un, par le remède du repentir, échappa au pire mal, mais l'autre, par le poison de l'orgueil, se tua terriblement. L'un ne désespéra pas de la compassion de Dieu pour sa détresse et, voyant un pharisien prier avec tant de confiance à proximité, ne se lassa pas de sa prière. Et un autre, non seulement s'enorgueillit de l'acquisition des vertus et de l'abstention du péché, comme

si cela lui était dû et non à la grâce de Dieu, mais il mentionna aussi avec haine et condamnation un pauvre homme pour lequel il aurait dû s'affliger et prier Dieu. L'un, follement exalté par la vanité, était gonflé de vertu, tandis que l'autre, conscient de ses péchés, s'humilia sagement. Ainsi, voici, celui qui s'était exalté se révéla terriblement humble, et l'autre, qui s'était humilié, fut exalté par la compassion divine. En vérité, l'orgueil est le plus grand des maux; mais si l'humilité est son contraire, alors, proportionnellement à chacune de ces positions opposées, l'humilité est la plus grande des vertus. C'est pourquoi il est dit : «Le Seigneur résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles»; Il résiste aux premiers, et à juste titre, car ce sont eux qui lui résistent les premiers. Mais Il mesure Sa compassion envers les humbles, parce qu'ils ne réclament pas l'élévation pour eux-mêmes selon la loi de la justice, et ne cherchent pas à se l'approprier à un moment donné, mais librement (c'est-à-dire sans mérite de leur part) et comme un don, ils s'attendent à recevoir leur juste récompense.

8. Et ainsi, puisque telle est toujours la voie de Dieu, et que l'orgueil attire le juste châtiment divin, tandis que l'humilité attire la faveur céleste, notre Maître, par l'exemple de ces deux hommes, a instruit les disciples sur le chemin parfait de la prière; et il a abaissé l'arrogance et la hauteur de ces hardis qui priaient, comptant davantage sur leurs bonnes œuvres apparentes que sur la miséricorde divine, et les a montrés pires que les publicains. Révélant le chemin de l'humilité non seulement dans l'enseignement donné aux disciples et dans les paraboles données aux autres, mais aussi par ses propres actes, il l'a montré, lui, le Fils de Dieu, qui s'est abaissé pour nous, souffrant pour nous dans une perception sans péché et sans reproche, et honoré des grands dons de la repentance et de l'humilité, qui sont les fruits de l'amour et d'une pensée prudente, et qui a pardonné davantage à ceux qui aimaient davantage, et ce sont ceux qui ont complètement fui de se soumettre aux plaisirs temporaires, étant nés de l'amour du Maître et Père et complètement libérés (de l'attachement au monde); Et puis ceux qui, par leur repentir, en sont venus à haïr leur vie passionnée et se sont élevés à l'amour divin, s'appuyant avec audace sur l'amour manifeste de Dieu pour l'humanité.

9. Et notre Mère l'Église, révélant cet amour divin pour l'humanité et témoignant de sa sollicitude envers ses enfants, a introduit la lecture de cette parabole à la veille du Carême, préfigurant magnifiquement, par son contenu, la fécondité à venir pour nous qui prions et jeûnons, comme si elle mettait de l'ordre dans tout ce qui nous est contraire par des moyens contraires. Ainsi, le bienfait résultant de ce jeûne de quarante jours sera démontré en temps voulu par d'autres exemples tirés des saints Évangiles et des paroles d'hommes divinement inspirés, à l'approche du Carême, pendant celui-ci et à sa fin; et aujourd'hui, elle établit la méthode de la vraie prière et la disposition spirituelle de ceux qui jeûnent, afin que ni les pécheurs ne perdent l'espérance du salut par le repentir, ni ceux qui pratiquent la vertu ne deviennent arrogants.

10. Écoutons donc ce que l'Église du Christ proclame aujourd'hui partout à ses enfants : «Jeûnez, mes enfants, dit-elle, en accomplissement de notre loi, et accomplissez votre jeûne comme une obligation sacrée envers le Seigneur Christ, qui, de son plein gré, est devenu votre Guide dans cette abstinence, jeûnant uniquement à cette fin.» Mais il était sans nourriture, sans boisson, sans abri, dans le désert (car il le pouvait), et avec ceux qui ont jeûné dans de telles conditions, il était lui-même le Dispensateur de force venant du ciel. Et vous, chacun selon vos forces, abstenez-vous, sans rien omettre au-delà de ce qui est en votre pouvoir. Le but du jeûne est de soumettre les passions en vous et celui qui les suscite et vous détourne de la raison, l'ennemi de votre salut. Ainsi, sous la conduite de notre Maître, fuyez le monstre de la gourmandise, le monstre de l'avarice et le monstre de l'orgueil, le plus terrible de tous, celui qui, plus que tout autre, provoque la colère de notre Créateur. Car non seulement ils sont capables de nous priver de l'amour de Dieu, mais de là, comme de certaines racines, jaillit tout mal. Le temps du Carême est aussi un temps favorable à la prière : car la prière exige la crainte de Dieu et l'amour qu'on lui porte, la concentration, le souvenir de ses péchés, une grande contrition, des larmes plus ferventes encore, une prière intense et constante pour leur pardon, et un esprit libre de toute pensée vagabonde. Mais un estomac trop plein en est incapable; il est donc impossible de prier avec un tel estomac. En effet, fidèle à sa parole concernant la prière, notre Maître ne donne aucun conseil à ses disciples quant aux obstacles à la prière, car il les voyait s'abstenir selon son bel exemple et destinés à vivre ainsi jusqu'à la fin, et il savait qu'ils ne transformeraient pas le souci de la chair en convoitise. Cependant, Il les exhorte à prier sans cesse et, face aux tentations, à prier encore plus intensément, à ne pas se décourager et à ne pas laisser la négligence qui en découle les affaiblir, comme si leur zèle était sans espoir. Car s'il est avéré, comme Il le dit, qu'un juge à l'âme totalement corrompue a longtemps refusé d'accéder aux demandes d'une veuve qui le suppliait de la défendre contre ceux qui l'avaient offensée, et que ce juge inique a finalement accédé à sa requête, comment le Gardien de la vérité, notre Créateur et

Père Tout-Saint, ne défendrait-il pas ses enfants élus qui crient vers Lui avec une grande constance, s'il tarde un instant, faisant preuve de la plus grande sagesse dans la foi de ceux qui sont en proie aux tentations ? Et de même qu'il n'associe pas le conseil de la prière constante à l'instruction sur l'abstinence, ni à l'interdiction de se vanter de faire le bien et de mépriser autrui; Car les disciples étaient loin de telles mœurs, ayant longtemps écouté un tel Maître et été illuminés par les rayons qui émanaient de lui; tout en instruisant les autres, il ajoute ceci aussi, parlant sous forme de parabole.

11. Ainsi, puisque cet enseignement s'applique à vous aussi, mes enfants, de même que toutes les instructions sacrées, nous devons toujours prier, et ceux qui prient doivent invoquer comme il se doit la compassion de Dieu, surtout pendant ce jeûne. Le publicain nous enseigne que nous ne devons pas abandonner la prière sous prétexte de péchés; et le pharisien, ou plutôt notre Maître, utilise avec sagesse l'exigence de prier pour déjouer les ruses du mal contre nous. Car, depuis le commencement, l'ennemi de notre salut, envieux de nous et désirant, si possible, nous anéantir tous avec lui, quel plan a-t-il ourdi ? S'il voit certains profondément englués dans le péché, ayant mené une vie sobre par le passé ou n'ayant succombé que récemment à divers péchés, il leur insuffle des pensées de désespoir, afin que, craignant la honte du repentir, ils n'osent s'en approcher. Refusant le pardon de Dieu pour la multitude et la gravité de leurs péchés, ils s'enfonceront sans cesse dans les filets du péché. Et ceux qu'il voit s'abstenir du mal et se consacrer uniquement au bien, il tente de les dérober par d'autres moyens, dont le plus dangereux et le plus destructeur est l'orgueil. Mais notre Maître libère les hommes de ces pièges de multiples manières, accomplissant, en tant que Père et Créateur, l'œuvre de salut pour sa création. Il est donc impossible de relater en détail ou de présenter de manière ordonnée la sollicitude de notre Père céleste à notre égard et ses enseignements sur l'humilité et le repentir, exprimés partout dans les Évangiles et par ses actes. Mais aujourd'hui, compte tenu des besoins actuels et de notre sollicitude pour vous, mes enfants, le sujet de cette parabole est nécessaire. À l'époque, le «pharisien» et le «publicain» étaient cités dans la parabole, conformément à la conception juive de l'époque et à la notion de vertu et de péché. De nos jours, cependant, il faut comprendre «pharisien» comme une personne juste et «publicain» comme un pécheur, car ces termes leur correspondent parfaitement.

12. Si donc quelqu'un est juste, soit parce qu'il s'est voué à Dieu et suit parfaitement la règle établie dans sa fonction, et qu'il y ajoute de son mieux, soit parce que, vivant en communauté avec beaucoup, il s'efforce autant que possible et avec courage de vivre selon la raison et la loi, qu'il ne se vante ni de s'abstenir du mal ni de son zèle à faire le bien, et qu'il ne réclame pas le salut comme un dû. Que celui qui, pour cette raison, est trop sûr de lui, ne méprise pas les autres ni ne juge le serviteur d'autrui (car ce sont là les germes de l'orgueil, et l'orgueil est le commencement de tout péché); mais qu'il se considère et se déclare un serviteur inutile, et qu'il ne tienne pas compte de ses bonnes œuvres, mais plutôt de ses faiblesses, dont nul n'est exempt (car «nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul»). Et pour ses réussites, qu'il rende grâce à Dieu avec modestie, non comme celui qui les accomplit par lui-même, mais comme celui qui les a reçues de Lui (car sans Lui, nous ne pouvons rien faire, et c'est de Lui que viennent notre volonté et nos actions; qu'il attribue ses manquements à lui seul et, les reconnaissant, qu'il s'humilie. Qu'il ne s'assombrisse pas lorsqu'il jeûne, et qu'il ne s'en vante pas lorsqu'il fait l'aumône, en quête de louanges; qu'en corrigeant ses erreurs, il exprime sa gratitude envers Celui qui l'y incite, qu'en s'examinant et en se jugeant lui-même, il ne demeure pas inflexible; qu'il se soumette à ses aînés et s'en remette à leurs décisions, qui, il le voit, guident bien des personnes plus avisées; et, en un mot, qu'il soit pur de toute pensée, parole et action orgueilleuse, et qu'il cultive en tout cas en lui la vertu de l'humilité. Ainsi, ayant Dieu à sa droite,³⁴ il ne s'écartera pas du chemin de la communion (participation) aux actes et à la morale de ceux qui sont à sa gauche.

13. Si quelqu'un est pécheur, même coupable d'innombrables péchés, qu'il ne désespère pas de son salut, mais qu'il se repente sincèrement et qu'il vienne à Christ. En quoi consiste donc une repentance raisonnable et véritable ? Que l'on cesse de pécher; que l'on promette de ne plus jamais pécher; que l'on confesse constamment ses péchés avec contrition, avec larmes et en se frappant la poitrine, la tête baissée jusqu'à terre, et que l'on compense par de bonnes œuvres; car les contraires s'allient, selon la loi médicale qui régit les maladies de l'âme et du corps. Et s'il agit ainsi, il apaisera le Maître et recevra le pardon du Père miséricordieux; car Il a dit : «Revenez à moi, et je reviendrai à vous»; et : «Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la repentance»; et Il a justifié le publicain repentant, et ainsi il a exalté celui qui s'était humilié; et ce qu'Il a promis et enseigné en paroles, Il l'a accompli en actes; Car qu'y a-t-il de plus élevé qu'un apôtre, un évangéliste, un prédicateur de la Vérité au monde, un homme qui a beaucoup souffert pour elle avec une grande sagesse ? À quel rang Matthieu, le publicain, fut-il élevé par le Christ, lui

Gennade II Scholarius, patriarche de Constantinople

qui l'appela de la mesquinerie de cette vie ? Ainsi devez-vous jeûner; ainsi devez-vous prier; ainsi, toute justice vous sera accordée par le Maître, et Il libérera ceux qui agissent ainsi de la culpabilité du péché, Il les fortifiera dans le bien et les incitera à de plus grandes choses, eux qui, avec humilité, recherchent sa visitation (sa miséricorde), et Il leur accordera la vie bienheureuse qu'Il a d'abord créée, puis doublée en nous la restaurant, afin que nous la recevions.

Voilà ce que notre Mère, l'Église du Christ, nous proclame aujourd'hui à travers cette parabole. Elle le promet, se portant garante de cela, ayant pour garant notre Seigneur Jésus Christ, notre Créateur, Libérateur et Sauveur, à qui soit la gloire éternellement. Amen.

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized initial 'G' followed by a long, sweeping horizontal line that ends in a small hook.